

GUSTAVE TÉRY



I. Au « Château » de Bessoulet

II. Excommunié !

III. Jean Jaurès

Bourgeois modèle

L'ŒUVRE

QUATRIÈME ANNÉE

N° 5. — Mai 1907.

XXV^e Brochure.

Ce N° : 50 c.

Abonnements :

5 fr. par an

Étranger : 7 fr.

Administration :

LIBRAIRIE de la RAISON

5, place de l'Odéon,
Paris-6^e.



80P 2884

AUX ABONNÉS

L'Œuvre, par la publication de ses brochures mensuelles, traite les sujets les plus variés, vous savez avec quel esprit et dans quelle forme purement littéraire. C'est, parmi les revues *avancées*, une de celles dont la rédaction est la plus appréciée de nos amis et même de nos adversaires. Son indépendance lui assure un intérêt particulier : elle ose tout dire. Vous reconnaîtrez donc qu'il importe de soutenir son utile propagande.

L'Œuvre ne vit que par ses abonnements. Nous avons donc besoin de la fidélité de tous nos abonnés. Chaque abandon est pour notre Revue une question de vie ou de mort. Nous voulons compter sur la continuation de l'aide de tous.

On a reproché à **L'Œuvre** l'irrégularité de sa publication. Désormais la Librairie de la Raison, par une administration plus stricte, garantira pour chaque mois une brochure de **L'Œuvre**, et nous nous efforcerons d'augmenter encore la valeur et l'agrément de la rédaction.

JEAN JAURÈS

Un vol. in-12

PRIX : 3 fr. 50



Par GUSTAVE TÉRY



En vente à la Librairie de LA RAISON

LA NOUVELLE RAISON

AVANTAGES EXCEPTIONNELS

Dans le Catalogue des Publications de LA RAISON

3 francs de Volumes ou Brochures AU CHOIX

Sont offerts en PRIME ABSOLUMENT GRATUITE

et expédiés FRANCO

A TOUS LES ABONNÉS NOUVEAUX
du Journal-Revue LA RAISON

Prix de l'Abonnement : UN AN, 6 FRANCS

ET A TOUS LES

ABONNÉS ANCIENS à la date du RENOUELEMENT de leur Abonnement

LISTE DES OUVRAGES A CHOISIR :

Guerre à la Guerre, par H. HARDUIN, du *Matin*..... 0 fr. 50
Le Gorilloïde, par EDMOND HARAU-COURT..... 0 fr. 50
Sensations de Vie, par VICTOR CHARBONNEL..... 0 fr. 50
Petit Manuel des Esprits Forts, par CH. BEAUQUIER..... 0 fr. 20
Voyage humoristique à travers les Religions et les Dogmes, par N. SIMON, 2 vol. de 200 pages chacun. Prix des 2 vol..... 0 fr. 70
De l'Exploitation des Dogmes par le Clergé (Fétichisme-Catholicisme), par N. SIMON (30^e mille).... 0 fr. 35
Sorcellerie Chrétienne, par N. SIMON..... 0 fr. 35
Le Bon Sens en face du Dogme et de la Morale, par PIERRE MARTEL..... 0 fr. 30
Le Christ au Vatican, poème qui fut attribué à Victor Hugo. 0 fr. 30
Odes à la Raison, par GUSTAVE KAHN, avec dessin de Jossot. 0 fr. 60
Jésus-Christ, ses Apôtres et ses Disciples au XX^e siècle, par CAMILLE DE RENESSE (120^e mille). 0 fr. 60

Lettres Familiales, par LAURENT TAILHADE..... 2 fr. »

Le Monde sans Dieu, nouveau catéchisme, par M. MANGASARIAN, traduction LECLERC DE PULLIGNY, nouvelle édition (4^e mille)..... 2 fr. »

Pour la Patrie, Commentaires de César Poirot, intellectuel, mais patriote, par GUSTAVE TÉRY... 2 fr. »

Jésuites + Jésuitisme, par VICTOR CHARBONNEL, avec un dessin inédit de H.-G. IBELS et 14 dessins de maîtres (6^e mille)..... 1 fr. »

La « Morale sans Dieu », par GUSTAVE TÉRY..... 0 fr. 50

Poèmes Bibliques, deux séries en 2 vol. de 104 pages chacun, par DIOGÈNE (EUGÈNE HINS), les 2 vol. 0 fr. 70

Que penser de Jésus ? par LE MÊME..... 0 fr. 35

Les Questions de Zapata, traduites par le sieur Tamponel, docteur de Sorbonne, par VOLTAIRE, publiées avec une introduction par VICTOR CHARBONNEL. Jolie édition ornée d'un portrait de Voltaire d'après Houdon. 0 fr. 50

N.-B. — Cette liste sera complétée et pourra être modifiée chaque mois.

L'Abonnement de LA RAISON est donc remboursé pour la MOITIÉ DU PRIX

Cet avantage ne peut être accordé qu'aux abonnés d'UN AN.

LA RAISON a publié : I. Dieu, l'Homme et le Singe, par VICTOR CHARBONNEL.

NOUVEAUTÉS ★ VIENT DE PARAÎTRE

VOLTAIRE

Collection rationaliste

Les Questions de Zapata

== TRADUITES ==
PAR LE SIEUR TAMPONET
DOCTEUR DE SORBONNE

avec une Introduction
par
Victor CHARBONNEL

PRIX: 50 cent.

Il faut relire Voltaire. Son bon sens et sa fine raillerie sont toujours salutaires à nos esprits qu'embrouilla l'imposture. Sans doute, la science et la critique exégétique du dernier siècle nous ont fourni, contre la Bible, les Évangiles et les définitions des conciles, contre tout le dogmatisme chrétien, des arguments de discrédit plus documentaires, mais qui n'ont fait que confirmer la sagesse sarcastique des « philosophes ».

Entre toutes les œuvres voltairiennes, les QUESTIONS DE ZAPATA sont peut-être pour nous la plus savoureuse et, pour les défenseurs des croyances absurdes, la plus cruellement embarrassante et humiliante. Voltaire, par la fiction d'un licencié en théologie qui soumet des « questions » difficiles aux docteurs de l'Université de Salamanque, relève avec un ordre rigoureux les erreurs, les sottises, les contradictions, les immoralités qui abondent dans les livres divins. Il demande comment ce fatras misérable peut être l'œuvre de Dieu. Et cette conclusion de la 51^e question s'impose pour tout l'opuscule: « S'il y avait un mensonge dans un livre sacré, ce livre serait-il sacré? » Or, Voltaire fait une énumération interminable de mensonges.

L'absurdité dogmatique n'en a guère moins opprimé la conscience humaine depuis cent cinquante ans. Des générations nombreuses, malgré le rire et la raison de Voltaire, ont été élevées dans le respect des saintes Écritures et des docteurs en théologie. Nous devons donc reprendre l'avertissement ancien, le renouveler sans cesse. On nous dit parfois que le catholicisme, vérité ou imposture, fut la longue tradition, qu'il est l'héritage de notre race, et qu'à ce titre nous ne saurions le détruire sans atteindre la vitalité française. Étrange apologétique, à laquelle nous répondrons en relisant et faisant lire les philosophes du GRAND SIÈCLE.

VICTOR CHARBONNEL.

Notre Collection Rationaliste

Guerre à la Guerre, par H. HARDUIN, du *Matin*..... 0 fr. 50

M. Harduin est, sans conteste, l'un des écrivains les plus fins, les plus agréables et les plus hardis de la presse contemporaine. Il a le souci de ne jamais ennuyer et toujours il réussit à plaire, en obligeant à réfléchir. Ses critiques contre les horreurs de la guerre sont un chef-d'œuvre d'esprit et de sage raison.

Le Gorilloïde, par EDMOND HARAUCOURT..... 0 fr. 50

Dans une fiction grandiose et charmante, M. Edmond Haraucourt expose de piquantes considérations sur l'homme, son origine, son évolution et sur les divers problèmes que la Science, à ce sujet, s'efforce de résoudre.

Sensations de Vie, par VICTOR CHARBONNEL..... 0 fr. 50

M. Victor Charbonnel, dans une forme exquise, montre que les beautés de la nature peuvent, mieux que les rêveries mystiques, enchanter notre imagination et élever notre pensée. L'originalité de la vision, la grâce poétique du style font de ces pages une belle œuvre littéraire.

Petit Manuel des Esprits forts, par CH. BEAUQUIER..... 0 fr. 20

M. Ch. Beauquier a vraiment le don de la simplicité et de la clarté. Il met à la portée de tous la polémique la plus savante contre les doctrines et les gens d'Eglise. Dès qu'on a lu cette œuvre de bon sens, on reconnaît l'imposture cléricale. — I. LE JUDAÏSME. — II. LE CHRISTIANISME; le Catholicisme; le Protestantisme. — III. LE CULTE; les prêtres; le Pape; la Prière; la Messe; la Confession; la Communion.

Voyage humoristique à travers les Religions et les Dogmes, par N. SIMON, 2 vol. de 200 pages chacun. Prix des 2 vol..... 0 fr. 70

M. N. Simon, en ces dernières années, a été le plus redoutable destructeur des crédulités naïves du peuple et des mensonges lucratifs du clergé. Il tue par le ridicule. C'est le Voltaire de notre République. Sur les légendes de la Bible, sur la vie et l'enseignement de Jésus, sur le paradis, le purgatoire, l'enfer, sur les rites catholiques, sa verve est intarissable et sa documentation fort instructive.

De l'Exploitation des Dogmes par le Clergé (Fétichisme, Catholicisme), par N. SIMON..... 0 fr. 35

I. Où il est démontré que Jésus n'a aucunement voulu fonder une religion et que le christianisme a été créé par le prêtre et dans son unique intérêt. — II. Fétichisme et christianisme; les saints spécialistes; les reliques. — III. Le temple et le prêtre. — IV. La révélation; le Sacré-Cœur; saint Antoine de Padoue; la Salette; Lourdes. — V. Les richesses des congrégations; la bonne sœur. — VI. Ménage à trois; la confession. — VII. De l'exploitation des anges; on demande à acheter un ange vivant. — VIII. De l'anthropophagie catholique. — IX. De l'exploitation du baptême. — X. Exploitation du purgatoire; les messes; les indulgences. — XI. De l'exploitation par le christianisme de la morale païenne. — XII. Le scapulaire. — XIII. Le chapelet; les cierges; les médailles; les quêtes; le denier de Saint-Pierre; le budget des cultes. — XIV. École et Église; instituteur et curé. — XV. Du mépris du aux religions; le patriotisme et la libre pensée.

Sorcellerie chrétienne, par N. SIMON..... 0 fr. 35

Ce dernier ouvrage de M. N. Simon est une critique très spirituelle des cérémonies d'Église et des pratiques confessionnelles: baptême, communion, mariage religieux, enterrement par les prêtres. C'est un livre qu'il faut lire et faire lire pour que s'accomplisse la séparation la plus importante, celle de l'Église et de la Famille.

Le Bon Sens en face du Dogme et de la Morale, par PIERRE MARTEL (20^e mille)..... 0 fr. 30

L'ouvrage de M. Pierre Martel, qui devrait être entre les mains de tous les libres penseurs, est un chef-d'œuvre de clarté et de raison. L'auteur ne se contente pas de montrer l'absurdité des dogmes et l'insuffisance ou même l'immoralité de la morale religieuse; il énonce les principes de la philosophie scientifique et de la morale laïque. C'est une des meilleures études que l'on puisse faire lire, à cause de la modération du ton, aux croyants qui commencent à douter.

Le Christ au Vatican, poème qui fut attribué à Victor Hugo. 0 fr. 30

C'est une satire admirable d'ironie et d'éloquence contre les richesses du

Vatican et contre le mercantilisme hypocrite des prêtres. Tous les républicains, jadis, récitait de mémoire ce merveilleux poème qu'ils attribuaient à Victor Hugo. Les enfants et les jeunes gens l'apprendront de nouveau avec enthousiasme.

Les Questions de Zapata traduites par le sieur Tamponet, docteur de Sorbonne, par VOLTAIRE, publiées avec une introduction par VICTOR CHARBONNEL, jolie édition ornée d'un portrait de Voltaire d'après Houdon. 0 fr. 50

Entre toutes les œuvres voltairiennes, les *Questions de Zapata* sont peut-être pour nous la plus savoureuse et, pour les défenseurs de croyances absurdes, la plus cruellement embarrassante et humiliante. Voltaire, par la fiction d'un licencié en théologie qui soumet des « questions » difficiles aux docteurs de l'Université de Salamanque, relève avec un ordre rigoureux les erreurs, les sottises, les contradictions, les immoralités qui abondent dans les livres divins. Il demande comment ce faras misérable peut être l'œuvre de Dieu. Et cette conclusion de la 51^e question s'impose pour tout l'opuscule : « S'il y avait un mensonge dans un livre sacré, ce livre serait-il sacré ? » Or, Voltaire fait une énumération interminable de mensonges. Les *Questions de Zapata* ont leur place de droit dans toutes les bibliothèques de libre pensée.

Odes à la raison, par GUSTAVE KAHN, avec dessin de Jossot..... 0 fr. 60

Gustave Kahn est l'un des meilleurs poètes de ce temps. C'est avec les grâces les plus ingénieuses et la puissance la plus émotive de l'Art, qu'il a célébré la Raison. Les poèmes de ce recueil ont été écrits pour des fêtes populaires.

Jésus-Christ, ses Apôtres et ses Disciples au XX^e siècle, par CAMILLE DE RENESSE (120^e mille) 0 fr. 60

Cette admirable étude sur Jésus et sur l'Eglise, écrite pour le peuple, est un des plus grands succès de librairie de ces dernières années. 120.000 exemplaires ont été répandus en France.

Les Infâmes, prêtres et moines non conformistes en amour, par G. DUBOIS-DESAILLE, 1 vol. in-12.. 3 fr. 50

Ce livre est un document cruellement révélateur des vices contre nature du clergé. M. G. Dubois-Desaille a relevé, dans les mémoires

secrets de la Lieutenance générale de police, les rapports les plus circonstanciés sur les scandales de ce monde spécial qu'on appelait « les infâmes ». C'est la condamnation la plus humiliante du célibat ecclésiastique.

Lettres Familières, par LAURENT TAILHADE..... 2 fr.

Les *Lettres Familières*, adressées à Déroulède, au cardinal Richard, au pape Sarto, au Saint-Esprit, Paraclet, etc., sont un des livres où le maître écrivain a mis le plus de fougue et de verve.

Le Monde sans Dieu, nouveau catéchisme, par M. MANGASARIAN, traduction LECLERC DE PULLIGNY, nouvelle édition (4^e mille)..... 2 fr.

Ce livre, sous forme de catéchisme, par demandes et par réponses, est une critique savante et ironique des catéchismes religieux, en même temps qu'il expose les données actuelles de la Science sur Dieu, l'Homme et l'Univers.

Pour la Patrie, Commentaires de César Poirat, intellectuel, mais patriote, par GUSTAVE TÉRY... 2 fr.

Gustave Téry a mis dans cette suite de récits et anecdotes sur la vie à la caserne la plus fine malice sans nulle violence méchante. Il se moque de ce qui est risible dans le militarisme, et c'est une sage propagande pour la démocratisation de l'armée; mais surtout c'est un livre délicieux à lire.

Jésuites, Jéuitisme, par VICTOR CHARBONNEL, avec un dessin inédit de H.-G. IBELS et 14 dessins de maîtres (6^e mille)..... 1 fr.

M. Victor Charbonnel a voulu, par des recherches historiques solidement documentées, montrer les véritables origines des Jésuites et bien déterminer leur esprit, qui se retrouve dans la société qu'ils ont tant contribué à former. De très curieux renseignements sont donnés sur la formation secrète des Jésuites sur leurs règles mystérieuses et sur l'état actuel de la fameuse Compagnie. Les Jésuites, dans les conditions nouvelles que fait la Séparation à l'Eglise, ne manqueront pas de se glisser dans les rangs du clergé séculier, pour bientôt le pousser aux agitations fanatiques. Il faut donc connaître la secte. — Des dessins de maîtres (Daumier, André Gill, Pasquin, Alfred Le Petit, etc.), et un dessin inédit de H.-G. Ibels illustrent cette jolie édition.



- Au « Château » de Bessoulet



Je suis allé voir le citoyen Jean Jaurès dans son fameux « château » de Bessoulet... L'objet de ma visite? C'est une histoire toute personnelle, et je m'excuserais de vous la conter, si elle ne me ménageait une nouvelle occasion de montrer le grand poète socialiste dans une attitude noble et jolie.

Car ce n'est pas la première fois que je m'essaie à le peindre. A plusieurs reprises, dans l'Oeuvre, je me suis amusé à dire pourquoi j'admire Jean Jaurès autant que je l'aime. Or, voyez quelle est mon infortune : j'ai dit cette affectueuse admiration en termes si maladroits, que certains socialistes s'y sont mépris et m'ont prêté je ne sais quelles intentions de satire sournoise...

Vous me direz que cette méprise n'a pas autrement d'importance, et elle n'en aurait pas beaucoup, en effet, si je n'appartenais moi-même au parti socialiste (mon Dieu! oui), depuis ma jeunesse la plus tendre. C'est ici que la chose devient d'une extrême gravité. M'accusant d'avoir manqué au citoyen Jaurès, la Fédération socialiste de l'Aisne m'a fait savoir qu'elle allait me mettre en jugement — sans doute sous l'inculpation de blasphème et de sacrilège. Je n'ai pas besoin d'ajouter que cela m'a fait beaucoup de chagrin. Et je n'ai rien trouvé de mieux que d'aller conter ma peine au citoyen Jaurès lui-même.

8° P. 2884

— Est-il vrai, lui dis-je tristement, que j'eus le malheur de vous offenser ?

Il a ri, de son bon gros rire généreux.

— Quelle plaisanterie !

— Alors, que vais-je faire ? J'ai toujours défendu avec vous, au nom du socialisme, la liberté de penser, de parler et d'écrire : en serai-je réduit, maintenant, à la défendre contre nos amis ? L'unité socialiste est-elle un dogme, et nous sera-t-il interdit, sous peine d'excommunication majeure, de formuler en toute franchise et tout haut les réflexions que nous suggère votre politique ?

— Oh ! cela ne se discute point, s'écria Jaurès ; de telles pratiques sont intolérables et il ne faut pas souffrir que les fédérations se mêlent ainsi d'exercer un contrôle sur notre pensée...

— Fort bien ; mais, si je ne réponds pas à la citation, ne serai-je pas condamné par défaut ?

— Dans ce cas, vous en appellerez au congrès national.

Je ne me serais pas avisé, tout seul, de recourir à cette procédure, et j'avoue qu'elle ne me séduit pas infiniment. Je ne me vois guère allant soumettre à une assemblée nationale mes pauvres petites écritures, et prononçant des discours pour en démontrer l'innocence. Il me semble que cela redoublerait mon ennui, bien loin d'y mettre un terme, et, tout compte fait, si je devais ainsi comparaître successivement devant les diverses juridictions socialistes, je crois que j'aimerais mieux prendre un petit congé, comme le camarade Aristide Briand.

— Figurez-vous, repris-je, que j'ai failli aggraver ma faute ; quelques lecteurs bienveillants m'ont demandé de réunir en un volume ces brochures épar-
ses...

— Eh bien ! Pourquoi pas ?

— C'est que je suis arrêté par un autre scrupule. J'ai mis trois années environ à faire votre portrait, et, pendant que je le faisais... comment dirai-je ?... vous avez un peu bougé. Oui, c'est cela, vous avez bougé ; si bien qu'en relisant ces pages, écrites à deux époques différentes, j'y découvre deux Jaurès qui ne sont pas moins différents : l'un, c'est le Jaurès évolutionniste, que nous avons connu sous les ministères Waldeck-Rousseau et Combes, le théoricien du réformisme, l'apologiste de Millerand ; l'autre, c'est le Jaurès révolutionnaire, qui prêche aujourd'hui l'action directe... Ces deux Jaurès, je n'arrive pas à les mettre d'accord, et mon livre ne se tient pas... Après avoir fait l'unité socialiste, voulez-vous bien m'aider à faire — ou tout au moins à voir — l'unité de votre pensée ?

— Ai-je donc changé tant que cela ? m'a répondu Jaurès avec bonne humeur. Au temps où le parti m'accusait de modérantisme, j'étais plus révolutionnaire qu'on ne le pensait... Rappelez-vous mes articles sur la grève générale, que je défendais avec Briand contre Guesde... De même, aujourd'hui que l'on me traite de révolutionnaire, je suis peut-être plus modéré qu'on ne l'imagine...

— Cependant, vous tenez à présent pour l'action directe ?

— Je vous répète que j'ai toujours été partisan de la grève générale.

— Permettez : n'y a-t-il pas, dans l'action directe, quelque chose de plus que dans la grève générale ? L'action directe est un genre, dont la grève générale n'est qu'une espèce. Pousseriez-vous, par exemple, l'action directe jusqu'au « sabotage moralisateur » ? Nous sommes toujours à la veille d'une grève générale de l'alimentation, et quelques camarades boulangers nous parlent de petits pains au pétrole et de

miches au verre pilé ; ils rêvent gentiment de nous saboter les intestins.

— Ce sont là des enfantillages.

— C'est de l'action directe ; et quand un autre leader de la Confédération générale du Travail propose plus simplement « d'ouvrir des boulonniers » dans les ventres bourgeois, n'est-ce pas de l'action encore plus directe ?

— Tout cela est puéril.

— J'aime à vous l'entendre dire ; mais cela ne me suffit point pour réconcilier mes deux Jaurès...

Alors, il me proposa cette solution élégante :

— Y en a-t-il deux ? J'ai souvent comparé la vie socialiste à celle du cœur ; elle a comme lui ses pulsations, son rythme, ses mouvements alternés d'expansion et de contraction... Est-il surprenant d'observer, dans le développement organique de notre pensée, les mêmes phénomènes de diastole et de systole ? Le cœur n'est pas toujours pareil, bien qu'il soit toujours le même...

*
**

A ces mots, je crus reconnaître le disciple de Hegel.

— Et puis, conclut Jaurès ; et puis...

Et puis il eut un geste, ample et vague, apparemment pour exprimer cette idée, plus hégélienne encore, qu'après tout les idées sont des idées et que les hommes sont des hommes...

Nous étions sortis, et je m'étais arrêté un instant pour regarder autour de moi.

— Vous admirez mon château ! dit Jaurès en riant.

Non, décidément, ce n'est pas un « château » ; il en faut rabattre de quelques tourelles ; mais c'est une bien jolie maison bourgeoise. Il y a tout autour... je ne dirai pas un « parc », car je ne veux pas me servir de mots désobligeants ; mais enfin, il y a des pelouses, des massifs de beaux arbres et des allées ombrées...

— Si le temps était clair, ajouta Jaurès, vous verriez quelle vue ! Là-bas, on découvre un merveilleux

panorama ; au fond, vous pourriez apercevoir la cathédrale d'Albi, qui se trouve à dix-sept kilomètres...

*
**

Jaurès prenait un visible plaisir à me détailler les beautés du site, bien qu'il fût noyé sous la pluie. Ces propriétaires sont tous les mêmes.

Je comprends d'ailleurs sans peine que le citoyen Jaurès trouve la vie bonne dans cette demeure plaisante. N'est-ce pas la maison du sage, que rêvait Renan, avec des roses du Bengale autour des fenêtres ?

Et comme je regagnais la ville, il m'est venu cette pensée — bourgeoise peut-être — que, le jour du grand chambardement, il serait vraiment dommage de « saboter » ces roses-là...



II. = EXCOMMUNIÉ!



J'étais bien content, l'autre jour, en revenant de Bessoulet. J'étais bien content, parce que Jaurès avait résolu d'un mot le problème qui me donnait tant de souci : comment accorder les deux Jaurès qui se gourment dans mon forum intérieur ?

J'avais bien songé à ces cas de double personnalité que nous ont souvent décrits les psychologues modernes. Mais dans ces phénomènes de dédoublement du moi, ils ne voient guère qu'un signe de dégénérescence. Décemment, pour composer mon double Jaurès, je ne pouvais recourir à cette hypothèse pathologique.

Sans doute, je m'en serais tiré en observant à mon tour que le génie n'est qu'une névrose, — une névrose un peu spéciale, voilà tout. Bien mieux ! je me persuade que tout homme, si sain que soit sa cervelle, a pour le moins deux ou trois personnalités alternantes. Et si cette alternance nous apparaît plus nettement dans les cas morbides, elle n'en existe pas moins à l'état le plus normal.

J'irais même jusqu'à soutenir que l'ampleur et la vigueur d'un esprit croissent avec le nombre et la diversité de ces « moi » concurrents ou unifiés. Dans l'âme du poète, ils parlent chacun à leur tour, et parfois tous ensemble : un poète, c'est une symphonie.

Si j'avais le temps de m'amuser à écrire des livres sérieux, il me semble que je n'aurais pas trop de peine à vous démontrer cela, et je vous alignerais tout comme un autre de beaux et bons arguments, d'ordre psychologique ou physiologique, à votre choix. Mais n'y aurait-il pas eu quelque indiscretion pédante à soutenir une pareille thèse, discutable comme toutes les thèses, en prenant Jaurès comme exemple ?

Fort heureusement, l'explication si simple qu'il avait bien voulu me fournir rendait inutile cette démonstration délicate et pénible. DIAS-TOLE, SYSTOLE ! Ces deux mots me réjouissaient l'entendement comme un rayon de soleil. Ils dissipaient toutes les ombres, effaçaient toutes les discordances. La vie de Jaurès n'était pas seulement celle d'un grand esprit, c'était celle d'un grand cœur ; et ce grand cœur, comme tous les cœurs, était une manière de pompe aspirante et foulante ; il se dilatait et se resserrait tour à tour.

Dès lors, je n'étais plus embarrassé pour ajuster les petits morceaux de mon livre. Je n'avais qu'à les publier tels quels, dans leur ordre chronologique : et si leur juxtaposition faisait ressortir ces apparentes contradictions qui m'avaient désolé tout d'abord, le livre n'en

serait que plus « vécu », car la vie, au regard du métaphysicien, est-elle autre chose qu'une contradiction réalisée ?

A ce propos, j'admirais une fois de plus combien Jaurès est *vivant*. Et comme un enfant s'amuse à essayer un passe-partout dans toutes les serrures, je prenais plaisir à justifier, par la loi du rythme, toutes les variations de mon cher Jaurès.

Au surplus, a-t-il donc « varié » tant que cela ? Et, dans ce mot même, n'y a-t-il pas une impropriété qui confine à l'injustice ?

C'est toujours une eau nouvelle
Qui coule au lit des ruisseaux,

a dit un autre poète, Edmond Haraucourt. C'est toujours une eau nouvelle ? Sans doute, sans doute ; n'empêche que c'est toujours le même ruisseau. Et si des paroles nouvelles coulent incessamment des lèvres de Jaurès, n'est-ce pas toujours le même Jaurès qui parle, quoi qu'il dise ?

Ainsi, je comprenais mieux cette phrase, qu'il a mise en 1899 dans l'avant-propos d'un recueil d'articles, et qui, à la première lecture, m'avait offusqué comme un excès de coquetterie :

Dès que j'ai commencé à écrire dans les journaux et à parler à la Chambre, dès 1886, le socialisme me possédait tout entier et j'en faisais profession. Je ne dis point cela pour combattre la légende qui fait de moi un centre-gauche converti, mais simplement parce que c'est la vérité (1).

(1) *Action socialiste*, p. IV.

Oui, oui, certainement, c'est la vérité, la vérité vraie ; il faut être aveugle ou de mauvaise foi pour refuser d'en convenir.

En 1886, sans qu'on s'en aperçût et peut-être même sans qu'il s'en doutât lui-même, Jaurès était déjà aussi socialiste, aussi révolutionnaire qu'aujourd'hui ; mais il ne l'était encore qu'« en puissance ». Et de même, aujourd'hui, Jaurès est aussi opportuniste qu'il y a vingt ans ; la preuve, c'est qu'il me disait hier encore : « *Age quod agis*, voilà ma devise ; tout dépend de l'heure... » Seulement, en 1886, Jaurès n'était qu'un opportuniste timide ; à cette heure, c'est un opportuniste un peu excité. Voilà toute la différence ; ou, si vous préférez, en 1886, Jaurès était dans sa première période de systole ; maintenant, il est en pleine diastole.

Ainsi du reste. Dans la vie politique de Jaurès, tout s'explique aussi clairement. S'il raille, sous le ministère Waldeck-Rousseau, « les appels déclamatoires à la violence », s'il prophétise que « le prolétariat arrivera au pouvoir par l'organisation méthodique et légale de ses propres forces sous la loi de la démocratie et du suffrage universel », c'est que Jaurès est en état de systole. Si quelques années auparavant, dans une fête socialiste, il bondit sur une table pour y chanter la *Carmagnole*, c'est qu'il y est porté par un mouvement de diastole impétueux. En revanche, s'il permet à sa femme de faire communier sa fille dans le temps même où il conduit les troupes socialistes à l'assaut de l'Eglise, si — comme parlait au Comité général un mili-

tant très mal élevé — « il fait manger le bon Dieu à sa demoiselle pendant qu'il mange du curé », c'est, ne vous y trompez point, par un joli sentiment de systole, dont tous les esprits généreux et tous les cœurs tendres ont goûté la délicatesse. Enfin, s'il marche à présent, la main dans la main, avec Yvetot et Gustave Hervé, s'il approuve et encourage l'action directe, ce n'est, soyez-en sûrs, qu'un petit accès de *dias-tolite*. Ça va lui passer tout à l'heure.

Diastole, systole... Subtiles et merveilleuses syllabes ! Mot de toutes les énigmes, clef de toutes les portes ! Comme je me félicitais de ma visite à Jaurès, puisque j'en rapportais cette formule magique ! Ah ! oui, je vous jure, j'étais bien content, l'autre jour, en revenant de Bessoulet...

*
**

Ma joie fut éphémère. En rentrant, je trouvai sur ma table une grande enveloppe rouge, couleur sang de bourgeois. Dans le haut, étaient imprimés ces signes impressionnants :

PARTI SOCIALISTE S. F. I. O. — FÉDÉRATION
DE L'AISNE

*Secrétaire fédéral : A. Chobeaux,
29, rue de Crécy, Laon.*

Vous devinez avec quelle émotion j'ouvris cette enveloppe, et avec quelle hâte fébrile je parcourus la lettre qu'elle contenait. Si majestueux qu'il fût, l'en-tête m'en parut de bonne augure. Il était disposé comme ceci :

PARTI SOCIALISTE

*Section française de l'Internationale
ouvrière.*

FÉDÉRATION DE L'AISNE. — SECTION
DE VAUX-SOUS-LAON.

Au milieu, il y avait une vignette représentant deux mains unies. Par-dessous et au-dessus, la moitié d'un soleil émettait en éventail un certain nombre de rayons équidistants et d'une longueur rigoureusement égale. Au-dessous des mains, moutonnait quelque chose de noirâtre, qui pouvait bien être un nuage, à moins que ce ne fût un monceau de ténèbres. Bien qu'à l'ordinaire j'entende assez mal le langage symbolique, celui-là me sembla très intelligible. Ces deux avant-bras, qui se donnaient dans le soleil une poignée de mains si cordiale, signifiaient évidemment que les socialistes s'aiment bien les uns les autres, et que l'univers est comme illuminé par le rayonnement de leurs ardentes amours.

— Comment voulez-vous, me disais-je, rassuré dès l'abord par cet emblème réconfortant, comment voulez-vous que ces gens-là passent leur vie à s'excommunier les uns les autres ?

Hélas ! le coup que me portait le citoyen Chobeaux, secrétaire fédéral, n'en fut que plus douloureux. Car le citoyen Chobeaux — en m'assurant, il est vrai, de ses « amitiés fraternelles » — me portait un coup terrible. Il m'annonçait sans autres ménagements que le groupe de Vaux avait délibéré sur mon cas et que la discussion

s'était terminée par ma radiation. A dater du 28 mars 1907, j'avais cessé d'appartenir au groupe de Vaux.

J'eus là, je le confesse, un moment de systole assez pénible. La lettre fatale me glissa des mains et je fis un triste retour sur ma vie de « militant ».

— O cruelle et injuste disgrâce ! me disais-je avec amertume. J'étais un petit socialiste bien sage. J'étais conscient, organisé, unifié. Depuis que je crois avoir l'âge de raison, je n'ai cessé d'appartenir au parti socialiste. Je n'ai jamais changé d'opinion, ou du moins je n'en ai changé que dans la mesure où mon parti changeait lui-même de nom et de doctrine, — ce qui, à vrai dire, lui est arrivé plusieurs fois. Quand les nécessités ou les contingences de la vie m'obligeaient à résider dans une ville nouvelle, quand le ministre Chaumié m'envoyait en pénitence dans les plus lointaines sous-préfectures, j'oubliais parfois d'en informer la gendarmerie, comme la loi militaire l'exige impérieusement, mais je n'oubliais jamais de m'affilier aux groupes socialistes de la région. Je payais très exactement les cotisations mensuelles fixées par le comité fédéral et le conseil national. Ayant quitté Laon depuis l'année dernière, je poussai même la conscience jusqu'à envoyer mon tribut socialiste par mandat-poste au citoyen Chobeaux. N'avais-je pas versé 6 francs encore la veille même de ma radiation ? Depuis dix ans, j'ai suivi tous les congrès du parti. Je m'y rendais à mes frais, et c'était souvent très loin. J'écoutais pieusement tout ce qu'y

disaient nos leaders, même quand ils disaient des bêtises ; et pas une seule fois, en dix ans, je ne me suis avisé d'y prendre la parole. Ce n'est pas que je n'eusse rien à dire ; ce n'est pas non plus que je ne sois pas capable de tourner ma langue dans ma bouche tout comme un autre. Mais il me paraissait plus modeste et plus profitable de recueillir les opinions des citoyens Révelin, Renaudel ou Lenormand. Après quoi, je m'en allais, avec un zèle obscur, les répandre dans les faubourgs et dans les campagnes. Je portais ma parole, comme on dit, partout où l'on me demandait à l'ouïr, et mon concours fut toujours « gracieux ». Au cours d'une seule année, sans négliger ma classe ni ma collaboration aux journaux d'avant-garde, il m'arriva de faire *plus de deux cents conférences*, et elles me conduisirent d'un bout à l'autre du territoire, de Toulon à Dunkerque. Cet exploit me coûta cher : je ne tardai pas à contracter une laryngite, dont trois ans de silence n'ont pas encore eu raison. Ajouterai-je que la démocratie ne m'en a su aucun gré ? Non, car je puis dire avec un brin d'orgueil que je n'ai jamais escompté sa reconnaissance. Si j'apprends l'histoire socialiste dans les bons auteurs, je ne sais rien et n'ai jamais rien voulu savoir de la géographie électorale. Parmi les militants du parti, ne suis-je pas le seul qui n'ait jamais accepté de candidature ? Non, je ne fus de ma vie candidat à rien, pas même au conseil municipal, pas même aux palmes académiques. Je vous dis que je suis un phénomène. J'allais oublier de vous apprendre que j'avais, entre temps,

fondé diverses œuvres, comme la *Nature pour tous*, cette société de vacances populaires qui prétend « socialiser » la mer et le soleil, pour en donner un petit morceau à tous les prolétaires des deux sexes. Mais je n'en finirais pas de vous dire tous mes mérites. J'en ai dit assez, néanmoins, pour vous assurer comme moi dans cette conviction, que j'étais un petit socialiste bien gentil.

En retour, je ne demandais à mon parti qu'une seule chose : c'est qu'il me fût permis de penser librement et de dire tout haut toute ma pensée. Cette liberté de penser, je l'avais revendiquée et défendue de toutes manières, au temps où les ministres de l'instruction publique cherchaient des noises aux professeurs et instituteurs socialistes. C'est pour avoir affirmé mon droit de tenir des propos raisonnables dans les Bourses du travail, que j'eus l'honneur d'être déféré au Conseil académique de Lyon et au Conseil supérieur de l'Instruction publique (où l'ami Briand plaida ma cause et, d'ailleurs, la perdit brillamment).

Mesurez-vous bien, maintenant, l'étendue et la profondeur de mon désespoir ? Quoi ! j'avais été en butte aux persécutions des Leygues et des Chaumié parce que j'avais eu la langue trop longue, et maintenant c'étaient mes camarades socialistes qui émettaient la prétention de me la raccourcir ?

Et pourquoi, Dieu du ciel ? Parce que j'avais publié une pauvre petite brochure où je suppliais humblement Jaurès de « redevenir jauressiste ». Notez que je l'avais prié de me faire ce plaisir

dans les termes les plus respectueux et, tout ensemble, les plus affectueux. Notez aussi que cet infortuné libellé faisait suite à deux opuscules, où je chantais passionnément les louanges de Jean Jaurès. Pour vous en convaincre, il vous suffira d'ouvrir au hasard ces pages de l'*Œuvre* où j'ai publié ces petits dithyrambes, dont l'enthousiasme n'a d'égal que la candeur.

Nous pouvons noter encore, sans calomnier le parti, que l'on n'a pas coutume de chercher dans les comptes rendus des congrès socialistes les plus purs modèles de l'éloquence parlementaire et de la courtoisie académique. J'ai vu, dans nos assemblées, des questions de tactique controversées à coups de poing ; et, si j'ai bonne mémoire, le différend qui s'éleva, en 1900, entre les partisans de Guesde et ceux de Jaurès, fut tranché par un coup de couteau (1). J'ai trop le sentiment de la discipline et le respect des traditions révolutionnaires pour insinuer que ces procédés de polémique dépassaient parfois la mesure. Si je rappelle ces précédents, c'est seulement pour m'étonner de la susceptibilité imprévue dont fait montre le groupe de Vaux en fulminant contre

(1) Voir le compte rendu sténographique officiel du deuxième congrès des organisations socialistes françaises, p. 158. Lorsque l'incident se produisit, le citoyen Aristide Briand était à la tribune, et, grossièrement insulté par le camarade Lafargue, qui était allé jusqu'à le traiter de « monsieur », le citoyen Briand lui avait répondu vertement :

« Ce monsieur vaut bien le millionnaire Lafargue, qui passe sa vie dans un château et qui n'en sort que pour venir jouer les démagogues dans les congrès socialistes. »

moi l'anathème, parce que je me suis permis de faire timidement quelques réserves sur la nouvelle politique de Jaurès.

Aussi bien, je serais curieux de savoir ce que me reproche exactement le groupe de Vaux : est-ce de n'avoir pas considéré comme paroles d'évangile les propos que tient Jaurès en 1907 ? Est-ce, au contraire, d'être resté trop fidèle au Jaurès de 1903 ? Est-ce mon panégyrique du Jaurès évolutionniste ou ma critique du Jaurès révolutionnaire qui vaut à ce livre le funeste honneur d'être interdit comme pernicieux par la sacrée Fédération de l'Index ?

..

Mais, au risque de le voir condamné la prochaine fois à être brûlé en place de Grève par la main du bourreau socialiste, au risque de monter soi-même sur le premier bûcher qui rallumera le Saint-Office de l'Inquisition révolutionnaire, il faut que j'achève de dire ici toute ma désolation ; il faut que je demande au groupe de Vaux et à la Fédération de l'Aisne, il faut que je demande à tous les socialistes capables de parler et d'entendre raison, ce que je puis répondre maintenant aux bourgeois qui nous accusent de cléricalisme.

— Voyez, diront-ils, cette nouvelle marque d'intolérance. Si le parti socialiste prétend détruire l'Eglise catholique, n'est-ce pas qu'il aspire à la remplacer ?

Et je tremble qu'ils n'ajoutent :

— Qu'est-ce que nous raconte donc M. Jaurès lorsqu'il ose prétendre que « toutes les divergences d'opinion peuvent se manifester librement au sein du parti socialiste unifié » ? Que, s'il n'est pas d'accord avec Gustave Hervé sur quelques menues questions très secondaires, comme celles de la République et de la patrie, cela ne l'empêche nullement de s'entendre avec lui pour diriger le parti ? Oui, sans doute, nous voyons bien que Gustave Hervé peut soutenir impunément les plus ineptes paradoxes ; mais nous voyons aussi que l'on ne reconnaît pas à Gustave Téry le droit de les trouver ineptes. Si l'on témoigne à l'un tant d'indulgence et à l'autre tant de rigueur, n'est-ce pas la preuve que l'hervéisme est la véritable doctrine du parti, et que M. Gustave Hervé en est le directeur « spirituel », si l'on peut ainsi dire ?

Là-dessus, j'entends M. Maurice Spronck qui va conclure :

— En somme, ils vous ont f...ichu à la porte de la cité future. Et c'est tout juste si Gustave Hervé ne vous a pas défendu de vous appeler aussi Gustave. Que deviendriez-vous, mon pauvre homme, s'il n'y avait plus de société bourgeoise pour vous recueillir ? Convenez qu'elle a du bon...

Dites, camarades, je vous en prie ! que voulez-vous que je réponde ?

Je charge le citoyen Jaurès de le demander pour moi au prochain congrès national. Car ne croyez pas que je m'incline devant la sentence du groupe de Vaux ; non, non, suivant le conseil que m'a donné Jaurès, j'en appelle à la Cour

suprême, et c'est tout naturellement au citoyen Jaurès que je commets le soin de plaider ma cause.

S'il la perd, malgré toute son éloquence, il faudra bien que je me résigne à n'être plus qu'un *socialiste libre*. Et sera-ce de ma faute, si ces deux mots jurent ensemble ?



III. = JEAN JAURÈS

BOURGEOIS MODÈLE



Ce qui m'étonne, c'est que l'on s'obstine à répéter méchamment que Jean Jaurès n'aime point sa patrie.

J'entends bien : Gustave Hervé, comme il a pris soin de nous l'apprendre, est un des « gros bonnets » du parti socialiste qui se dit « unifié », et Jean Jaurès n'en est pas un « manitou » moins considérable. Puisqu'ils se sont mis ensemble, les gens simples en concluent qu'ils avaient du goût l'un pour l'autre.

Jaurès a beau nous redire que, s'il a dû épouser Gustave Hervé, ce n'est pas là un mariage d'inclination (et c'est encore moins, j'imagine, un mariage de raison) ; Jaurès a beau nous rappeler avec une ardente conviction que l'incalculable valeur de ce qu'il nomme « l'unité socialiste » tient précisément à ce qu'elle rapproche et lie des hommes qui n'ont absolument rien de commun. Car enfin, je vous le demande : s'ils pensaient tous de même, qui donc songerait à les mettre d'accord ? Où seraient l'intérêt et le mérite d'une pareille entreprise ?

N'oublions point que l'unité socialiste, telle que l'a conçue le philosophe Jean Jaurès, est essentiellement hégélienne : c'est dire qu'elle consiste à concilier les thèses contraires dans une synthèse supérieure ; c'est dire, par conséquent, que l'unité socialiste est une chose prodigieusement compliquée et que l'on risque fort de n'y rien comprendre, si l'on ne se place dès l'abord à un point de vue dialectique et transcendant. Pour peu que l'on s'y hausse, on observe aussitôt que Jean Jaurès et Gustave Hervé se posent en s'opposant et s'unifient comme deux lutteurs aux prises.

*
**

Car ces deux pacifistes ne cessent de se déclarer la guerre. Comment, du reste, pourrait-il en être autrement ? Rien n'est plus dissemblable que ces deux universitaires. Pour dire les choses comme elles sont, l'un est un humaniste, l'autre un cuistre.

Figurez-vous l'émoi du fin lettré qu'est Jaurès, devant cette petite chose hideuse qu'écrivait Gustave Hervé l'autre jour :

Puisque le *Matin* a, depuis quelques semaines, l'heureuse inspiration de faire entendre — à titre purement documentaire, évidemment — le son de cloche révolutionnaire...

O pure langue de nos pères ! Doux parler que Brunetto Latini et Martino da Canale s'accordaient jadis à trouver si « délectable » ! Voilà

donc où nous en sommes à présent : *des journaux qui sonnent des cloches révolutionnaires à titre documentaire !* Et ce sont — ô honte ! — des professeurs de l'Université de France qui tiennent ce langage antifrçais...

Après tout, il est bien possible que Gustave Hervé ne l'ait pas fait exprès, cette fois-ci ; mais est-il possible, en vérité, de pousser plus loin l'antipatriotisme ?

J'ai lu souvent dans les gazettes que ce pion mégalomane, dont l'unique souci est d'« épater le bourgeois », s'évertue chaque jour à couper la queue de son chien. Cette réminiscence classique lui fait trop d'honneur. Pour ma part, je ne saurais oublier que le chien d'Alcibiade était d'Athènes. C'était un chien de race, qui valait, dit-on, 7.000 drachmes. Quelles que soient les prétentions et les pénibles grimaces de M. Gustave Hervé, il n'arrivera jamais à couper que la queue d'une pauvre vache espagnole...

*
**

Au regard d'un Jaurès, cet Hervé ne peut être qu'un « philistin ». En retour, Hervé traite Jaurès de « bourgeois ». Il n'a pas moins raison de le juger ainsi. Considérez, en effet, ce petit homme trapu, aux jambes courtes, au râble plantureux, au ventre conciliant ; à première vue, vous reconnaîtrez en Jaurès ce « bon bourgeois », dont la caricature, depuis Daumier jusqu'à Léandre, a fait un type national.

Oh ! oui, il est bien de chez nous, celui-là !

Rien qu'à le voir, on se représente son existence régulière, laborieuse et paisible ; on devine qu'il pratique exactement ces vertus moyennes et douces, qui font le prix et le charme de la vie domestique. Rappelez-vous ce que d'indiscrètes polémiques nous ont révélé naguère de ses mœurs familiales : lorsque sa fille s'approcha de la sainte table pour la première fois, Jean Jaurès nous apparut comme un brave homme, réduit à s'excuser auprès de ses « camarades » d'être un mari pacifique, simple et tendre. Et ceux qui l'ont vu, entre deux discours, tout préoccupé du polichinelle qu'il allait offrir à son petit garçon malade, pourront vous donner l'assurance qu'il est aussi la crème des bons papas...

* *

S'il aime les siens, ce bon bourgeois de France n'aime pas moins la bonne chère. Il ne s'en cache pas d'ailleurs, et il n'a jamais compris qu'on pût sérieusement lui en faire un crime.

Vous souvient-il de ces articles virulents, où un polémiste austère l'accusait de manger trop de « homard à la Lucullus » avec son compère Millerand, alors ministre du commerce ? Jaurès ne s'en défendait point. « Nous ne sommes pas des ascètes », répondait-il ingénument. Et il revendiquait, dans le plus beau langage, son « droit à la commune humanité ». Puis il nous annonçait en termes grandioses que les temps étaient proches où, grâce aux progrès du socialisme, il y aurait non seulement du pain et des

roses pour tous les hommes, suivant les prédictions d'Henri Heine, mais aussi quelques pattes de homard.

En attendant, il célébrait avec une exquise poésie la saveur et l'arôme du cassoulet de Toulouse. Et c'est ici vraiment que se découvre, sous sa forme la plus naïve et la plus touchante, le patriotisme de cet honnête homme. Ah ! comme il adore son pays ! Et comme le peintre Henri Martin eut raison de nous le montrer se promenant au crépuscule sur les bords de la Garonne, les yeux levés vers le clocher de Saint-Sernin et humant avec extase les parfums de la terre natale ! Quels mots délicats et délicieux Jaurès a su trouver pour nous faire voir la silhouette légère de ce clocher de Saint-Sernin, au clair de lune !

Il nous semble même, en relisant ces pages oubliées, que Jaurès exagère un peu cet amour du clocher. Sans doute, en son principe, un pareil sentiment n'a rien que de naturel et de gentil ; mais prenons garde qu'il ne devienne étroit, exclusif et vilainement jaloux. Parce qu'on aime bien son pays, ce n'est pas une raison pour dénigrer le pays des autres. Or, Jaurès témoigne à Toulouse une préférence si marquée, qu'il est injuste pour les autres villes de France et qu'il en parle en termes blessants. Croiriez-vous qu'il va jusqu'à médire de la capitale, tout comme un Marseillais qui vante les splendeurs de l'incomparable Canebière ? Oui, c'est bien du même ton, que Jaurès se plaît à nous dire l'agrément des rues toulousaines :

Ce n'est pas la vie pauvre et rare des cités épuisées, dont les rues sont comme des fleuves à peu près taris, qui laissent voir leur fond de gravier et de sable. Ce n'est pas non plus le flot compact, accumulé et trouble, qui se presse aux carrefours parisiens et s'y fait obstacle à lui-même, et où toute individualité sombre, où toute forme se perd, où les physionomies et les gestes se brouillent comme des reflets mêlés en une eau épaisse et tourbillonnante. C'est une rivière lumineuse et chantante, où le flot se lie au flot, mais où chaque petite vague a, sous les caprices du vent, sa forme propre, sa sinuosité mouvante, son jeu de clarté et sa fantaisie. Cette plénitude allègre de sensations riches et distinctes, étoffées et déliées, c'est la joie de Toulouse...

Il est inutile de souligner — n'allumons point de guerres civiles — ce qu'un semblable parallèle a d'humiliant pour nos grands boulevards. Tous les Parisiens, j'en suis sûr, seront sensibles à cet affront. Mais ils sont assez généreux et — bien qu'ils ne soient pas tous originaires de Toulouse — assez artistes pour reconnaître l'insolente beauté de ces phrases amoureuses. Elles nous remettent en mémoire cet autre joli couplet, où M. Jules Lemaitre nous peint avec une égale tendresse « l'harmonieux et noble paysage des Champs-Élysées ».

Mais ce n'est pas seulement la bonne ville de Toulouse, dont le souvenir est doux au cœur de Jaurès ; il ne goûte pas moins le charme des campagnes natales. Nul romancier du terroir n'en fit de descriptions plus savoureuses et plus colorées. Écoutez, par exemple, ce délicieux nocturne :

Pendant que nous rêvons à l'avenir et que nous dis-

putons, tout ce qui vit, tout ce qui est se livre à la joie de l'heure présente et à l'immédiate douceur de la nuit sereine. Les paysans vont en groupes, pour dépouiller le maïs, au rendez-vous de la ferme, et ils chantent à pleine voix ; la couleuvre réveillée tressaille un moment et se rendort dans le mystère du fourré. Dans les chaumes, dans les prairies desséchées, de pauvres petites bêtes chantent encore : leur musique n'est pas éclatante et innombrable comme dans les tièdes nuits de printemps ou les chaudes nuits d'été : mais elles chanteront jusqu'au bout, tant qu'elles ne seront pas décidément glacées par l'hiver. Du milieu des champs, les feux d'herbe sèche resplendent, enveloppés et adoucis par la clarté de la lune ; on dirait que c'est l'esprit de la terre qui flambe et se mêle au rayonnement mystérieux du ciel. Les chiens désœuvrés aboient au chariot attardé qui, éclairé d'une petite lanterne et attelé d'un petit âne, se traîne dans le chemin. La chouette miaule d'amour dans la châtaigneraie ; les châtaignes mûres tombent avec un bruit plein et roulent le long des combes. Le petit serpent vert coasse près de la fontaine ; le ciel brille et la terre chante (1)...

Oui, c'est du Jaurès, cela. Et si vous cherchez un pendant à ce paysage, c'est encore à Jules Lemaitre qu'il nous faut revenir :

Quand j'embrasse de quelque courbe de la rive, la Loire étalée et bleue comme un lac, avec ses prairies, ses peupliers, ses îlots blonds, son ciel léger, la douceur épandue dans l'air, et non loin, dans ce pays aimé de nos anciens rois, quelque château ciselé comme un bijou, qui me rappelle la vieille France, ce qu'elle a fait et ce qu'elle a été dans le monde ; alors je me sens pris d'une infinie tendresse pour cette terre maternelle où j'ai partout des racines si délicates et si fortes...

Assurément, entre nos deux auteurs, il y a

(1) *La Dépêche*, 15 octobre 1890.

bien quelques menues différences. La manière de l'un est plus sobre et plus fine ; celle de l'autre plus exubérante et plus large. Pour tout dire, celui-ci parle la langue d'oïl, et celui-là chante en langue d'oc. Mais si le patriotisme ne consiste pas seulement à déclamer sur la revanche, la frontière et le drapeau tricolore, s'il se reconnaît aussi à cette orgueilleuse émotion avec laquelle tous les hommes parlent du coin de terre où ils ont pour la première fois vu le ciel, s'il se mesure à la force et à la délicatesse des mots qui nous viennent aux lèvres pour dire la joie, animale et noble, qu'on éprouve à respirer l'odeur de son pays, comme on s'enivre du parfum de la femme aimée, — alors, oui, vraiment, sans paradoxe et sans ironie, il faut convenir en relisant ces pages, que Jean Jaurès et Jules Lemaitre sont aussi bons Français l'un que l'autre et qu'en dépit de quelques apparences, ils sont pareillement amoureux de leur patrie.

*
**

Et je ne dirai pas que Jaurès aime la France jusque dans ses verrues, car, au fond, il n'aime pas du tout Gustave Hervé ; mais je suis bien sûr qu'il aime de son pays tout ce qui est aimable, y compris le bon vin et la cuisine bourgeoise.

Jaurès mange bien et boit sec. Puisqu'il nous l'a dit lui-même, il n'y a, je suppose, nulle indiscretion à le répéter. Voyez plutôt comme il nous parle en connaisseur des plats délectables, qui font aussi la joie de Toulouse :

En cette ville où la vie est facile encore et n'est pas trop surmenée, le péché de gourmandise est à son aise. Il suppose une certaine richesse de la terre, l'abondance et la finesse des produits du sol, et aussi l'animation tout ensemble et la tranquillité de l'esprit. Le souci de « bien manger », dans le sens noble et délicat du mot (1), n'est possible ni dans les pauvres et tristes cités où le prolétariat..., etc., etc., ni dans les cités énormes et cosmopolites où la cuisine, affairée et brouillée comme le peuple lui-même, a perdu les fortes traditions des provinces et la simplicité savante et saine d'autrefois.

Hein ? « Traditions » ? On sent qu'en écrivant ce mot, le bon Jaurès a été pris soudain d'un léger scrupule. Il a besoin d'invoquer le témoignage des « cuisiniers réunis à la Bourse du Travail » pour « approuver pleinement » les théories d'Escoussière (2). Et voici les théories de ce « conservateur » :

Au point de vue strict de la gastronomie, reprend Jaurès, quelques lignes me charment : celles où le pamphlétaire raille les prétendus raffinés qui se piquent de compliquer les mets, d'alambiquer les sauces au point qu'on n'y distingue plus rien...

Suit une apologie du ragoût honnête, qui, pour être digne d'un gourmet, n'a pas besoin de « furieux condiments ». Et Jaurès cite, avec une complaisance ravie, cette déclaration de principes culinaires :

J'aime les visages vermeils, épanouis, les appétits vastes, éclairés. Pour eux, vive la cuisine simple, à la

(1) Bien entendu.

(2) Personnage d'un livre de B. Marcel.

fois délicate et substantielle, composée de matériaux en petit nombre, mais de qualité sûre, éprouvée, supérieure !

Nous connaissions déjà des « esprits éclairés ». Mais des *appétits éclairés* ! Il fallait un épicurien de génie pour imaginer cette juteuse alliance de mots.

.*

Cependant, Jaurès est repris de la même inquiétude : au point de vue socialiste, tout cela est-il bien orthodoxe ? Qu'en pensera le prolétariat conscient ? Il est impossible de se le dissimuler : lorsque Jaurès reprend à son compte la profession de foi du gastronome traditionaliste, il tient un langage dangereusement réactionnaire. Et Jaurès de s'en excuser. Il a de ces retours, d'une innocence charmante.

Il se frappe la poitrine à l'endroit sensible, je veux dire sur l'estomac. Néanmoins, il lui en coûte de renoncer à cette bonne vieille cuisine de nos pères. Comment diable va-t-il s'y prendre pour concilier cette inclination perverse avec les purs principes du collectivisme ? Bah ! ce n'est qu'un problème de plus à résoudre, et c'est encore un problème hégélien. Ça nous connaît. Voilà Jaurès parti : et, tout d'abord, il se rassure contre le danger d'une réaction possible, qui sera fomentée par l'esprit « conservateur » des maîtres-queux (et l'on sait que ceux de Toulouse excellent à préparer les conserves alimentaires). Non, nous explique gravement Jaurès, il

n'y a pas lieu de redouter cette levée de casseroles, car,

A vrai dire, pas plus (dans la cuisine) que dans les autres industries, pas plus que dans le tissage ou la filature, *les forces de conservation ou de réaction, si exquises et délicates qu'elles soient, ne pourront prévaloir...*

Quel dommage, tout de même ! Et comme on sent que Jaurès a un faible pour ces forces si « délicates » ! Un faible, oui, mais qui ne dégénère point en faiblesse. Le fumet du meilleur cassoulet ne peut lui faire oublier le chemin de la cité future. Revenons à notre problème ; et, suivant sa coutume, Jaurès commence par l'« élargir », pour le résoudre plus aisément. Alors, il découvre des choses vraiment extraordinaires. Quelle est, en somme, la fin dernière du socialisme ? C'est que le prolétariat, tout le prolétariat mange du fricot bourgeois. Jaurès ne le dit pas sous cette forme un peu crue, mais, comme vous allez voir, c'est bien le fond de sa pensée. Et, d'ailleurs, ce n'est pas là l'extraordinaire : nombre de théoriciens socialistes n'ont-ils pas réduit tout le problème social à la question du ventre ? Non, ce qui est extraordinaire, en vérité, c'est la quantité des moyens qui sont indispensables pour atteindre le but. Devineriez-vous combien de conditions principales sont rigoureusement nécessaires pour que le peuple, « le peuple entier », puisse enfin s'asseoir à la table d'Escoussière et de Jaurès ? J'en ai compté huit, et, pour être bien certain que je ne me suis pas trompé dans mon calcul, nous allons, s'il vous

plait, les recompter ensemble. Je cite en numérotant :

Il faudra (1^o) toute une révolution dans les habitudes sociales, (2^o) la dissémination des grandes villes (3^o) et des hommes entassés, (4^o) la combinaison de la vie industrielle et de la vie rurale, (5^o) le retour aux champs, à l'air salubre et vif, qui fait la nourriture saine en faisant l'appétit robuste.

Point virgule, soufflons un peu ; nous ne sommes pas au bout :

... il faudra aussi (6^o) une simplification, (7^o) un allègement de l'existence, (8^o) l'universelle répudiation du faux luxe, pour que l'art culinaire, agrandi d'ailleurs, diversifié et attentif au peuple entier, retrouve son équilibre...

Il l'a donc perdu !

Mais ça, c'est une autre question. L'essentiel, c'est que l'art culinaire devienne « attentif au peuple entier ». Alors, les apôtres qui ne sont pas des ascètes pourront « bien manger » sans scandale et digérer sans remords.

C'est égal. On dirait que Jaurès éprouve quelque pudeur à se remémorer publiquement qu'il est le compatriote de ce bon docteur Roques (1), émule de Brillat-Savarin, qui figure à une place d'honneur parmi les « classiques de la table ». Et il conclut en soupirant :

C'est en artiste et avec une nuance de regret, comme William Morris parlait des étoffes et des tapisseries d'autrefois, que B. Marcel parle de la fine, solide et

(1) Né à Valence du Tarn en 1772.

lente cuisine de jadis. Elle était une partie d'un ensemble charmant, mais un peu étroit et suranné (1)...

La *lente* cuisine... Ah ! la jolie épithète encore ! Mais, décidément, même quand les huit conditions principales seront réalisées, il n'est pas du tout sûr que le prolétariat goûte jamais à cette cuisine-là. Et, tout compte fait, si élargie que soit la question, l'optimiste Jaurès désespère lui-même d'élargir à la mesure de l'humanité souffrante et jeûnante cet « ensemble un peu étroit » sans doute, mais où il fait si bon attendre la révolution sociale...

*
* *

Ce n'est pas seulement à table que Jaurès aime sa patrie. Nul n'a parlé de l'armée française en termes plus émus, plus chauds, plus « cocardiers ». Regardez-moi ce tableautin : ne dirait-on pas qu'il fut commandé par M. François Coppée à M. Dujardin-Beaumetz ?

EN REVENANT DU RÉGIMENT

De nombreux congés ramènent en ce moment chez eux soldats, caporaux et sous-officiers. Ces derniers, en raison même de leur grade, ont le congé plus court, ils n'en sont pas moins joyeux et fiers de l'avoir conquis. Rentrant chez eux à la nuit, ils se hâtaient dans les chemins sombres, impatients de faire reluire leurs galons neufs à la lumière amie qui les attendait là-bas.

Tous ces hommes ou presque tous paraissent animés d'un très bon esprit...

Ne cherchez pas dans cette dernière phrase

(1) *Petite République*, 20 juin 1892.

une allusion aux progrès de l'hervéisme dans les casernes. Voici comment Jaurès se représente le « bon esprit » de nos braves pioupious :

Au témoignage des chefs immédiats, sergents et caporaux, qui recueillent pour ainsi dire à leur source les sentiments des soldats, notre jeune armée est pleine de confiance. Elle a foi dans la puissance de son armement nouveau, dans l'efficacité de la nouvelle tactique offensive, qui, par une combinaison très simple, offre au feu de l'ennemi moins de surface et moins de prise, diminue les pertes de l'assaillant, permet à l'infanterie française d'aborder à la baïonnette, la soutient en cas d'échec par de fortes réserves, grâce auxquelles elle peut se reformer en seconde ligne, et, en associant ainsi la prudence et l'audace, fait des qualités morales d'une armée, de son âme, l'engin le plus formidable de la bataille. Si donc l'armée a foi dans cette tactique, c'est qu'elle a foi en elle-même. Les chefs ne négligent rien pour fortifier dans toutes les consciences le ressort moral : un souffle ardent de patriotisme passe incessamment sur ces hommes, fondant les égoïsmes et les ignorances, faisant frissonner les drapeaux et les cœurs. Un sergent me disait : « Il en est qui arrivent au régiment sachant à peine ce que c'est que la France : au bout de quelques semaines, la patrie est en eux. »

En même temps qu'il est une grande école patriotique, le régiment est une grande école démocratique et républicaine... (1)

Ne dites point que cette page fut écrite il y a vingt ans, c'est-à-dire au temps où Jaurès était encore « centre gauche », et que, par conséquent elle ne prouve rien, si ce n'est la pieuse diligence que j'apporte à défendre Jaurès contre

(1) *La Dépêche*, 22 octobre 1887.

ses détracteurs. Je vous répondrais que je n'emprunte pas cette citation à la collection de la *Dépêche*, mais bien au volume intitulé *L'Action socialiste*, qui parut en 1899 et que Jaurès, dans l'avant-propos, nous présente lui-même comme un « volume de propagande ». Et c'est bien encore le Jaurès socialiste, qui donne ce beau coup de clairon :

De l'autre côté du Rhin, il y a des volontés obscures et toutes-puissantes, qui portent en elles la paix ou la guerre et qui pourraient déchaîner celle-ci contre le gré de l'Allemagne même. En France, il n'y a qu'une volonté, celle de la France : et au fond de cette volonté, d'une transparence absolue, l'Europe a pu lire deux choses : un amour sincère de la paix, un inébranlable courage pour l'heure du péril. La France libre n'a qu'une diplomatie : montrer au monde toute son âme. Cette âme a pu être tiraillée par les luttes des partis, mais elle n'a point été déchirée ; et à la moindre apparence de péril national elle se trouve unie, elle sent que pas une parcelle de sa force ne sera détournée par les querelles ou le soupçon.

Certes, la France n'avait jamais douté d'un seul de ses enfants (1) ; mais sur notre pauvre pays vaincu tant de calomnies avaient été versées du dehors, l'étranger avait si souvent dénoncé notre désorganisation morale, que cet apaisement subit, cet oubli complet des querelles et des haines, cette mutuelle confiance d'adversaires politiques se consultant sur la patrie commune sont pour l'Europe un étonnement et pour nous un réconfort. Nous n'accepterions point qu'on nous félicitât de notre patriotisme, et nous ne ferons pas à nos adversaires l'injure de les féliciter du leur : mais c'est avec une joie profonde que nous entendions dire à des royalistes : « Au

(1) En ce temps-là, Gustave Hervé était au collège.

premier coup de canon, nous partons au cri de : Vive la République !

... Pourquoi chacun se donne-t-il tout entier ? Parce que chacun s'appartient tout entier. S'il y avait au-dessus de nous un pouvoir personnel, ayant ses préoccupations secrètes, le trouble, le soupçon, la méfiance réciproque saisiraient les représentants du pays : et la politique française perdrait cette évidence et cette sincérité qui fait aujourd'hui sa grandeur. C'est la liberté qui unit tous les fils de la France dans la sagesse : c'est elle qui, comme elle fait notre fierté au dedans, fait notre force au dehors. Désormais, quoi qu'il arrive, que nous ayons, comme nous l'espérons, la paix, ou au contraire, par la criminelle folie de l'agresseur, la guerre sainte pour notre France bien-aimée, Liberté et Patrie sont inséparables (1).

« La guerre sainte pour notre France bien aimée... » Si ce n'est pas là le langage du patriotisme le plus ardent et le plus pur, je me demande ce qu'il vous faut...

*
**

Qu'est-ce donc, en somme, qu'un « bourgeois » ?

D'après les socialistes, c'est d'abord un « possédant ». Il a du bien au soleil, il a des rentes, comme Jaurès. Par suite, dirait M. Prudhomme, il lui est tout loisible de mener une vie plus libre, plus confortable, plus « aisée » que le commun des hommes qui n'ont rien. Et c'est aussi, tout naturellement, ce que fait Jaurès.

Je n'ai jamais compris que l'on pût tirer de sa vie privée des arguments contre sa doctrine.

(1) *La Dépêche*, 12 février 1887.

Comme il a raison de trouver ces objections puériles, mesquines et grossières ! S'il vit en bourgeois, cela ne prouve nullement, ainsi que le répètent ses ennemis, son défaut de sincérité ; cela prouve au contraire son magnifique, son absolu désintéressement. N'est-il pas de toute évidence que le désintéressement d'un socialiste croît avec sa fortune ?

Ajoutons qu'un bourgeois n'est pas forcément un imbécile. Il a reçu presque toujours une bonne éducation. Il a des lettres, des idées générales, du bon sens et du goût : il lit le *Matin*. Il est assez réfléchi pour convenir que l'histoire ne s'est pas arrêtée le jour où il a passé son baccalauréat ; il est assez clairvoyant pour s'apercevoir que tout n'est pas encore pour le mieux dans la meilleure des Républiques, et il ne laisse pas d'en concevoir une autre plus conforme à la raison.

Mais, sans nier que maintes réformes soient nécessaires, il sait bien — et c'est principalement à ce signe que se reconnaît le bourgeois éclairé — faire la différence entre le rêve et la réalité présente ; il ira théoriquement aussi loin qu'on peut aller, mais, pratiquement, il n'est pas homme à s'embarrasser de chimères. Il distingue avec soin l'utopie et le bifteck aux pommes. Il n'ignore pas, certes, que les richesses sont mal réparties ; mais ce n'est pas une raison raisonnable, n'est-ce pas, pour en céder sa part. Il a connu de bonne heure le néant des superstitions ; mais il est trop bien élevé pour ne pas saluer le curé de sa paroisse et pour empêcher les siens de remplir leurs devoirs religieux.

Bref, le « bourgeois » est l'homme qui prend les choses comme elles sont, et qui s'en accommode. Puisqu'il s'en trouve bien, il ne tient pas au fond à les voir changer. S'il parle de progrès comme tout le monde, il sous-entend, comme de juste, que le progrès ne changera rien à ses habitudes, ou plutôt qu'il augmentera son bien-être, sans quoi ce ne serait pas un progrès véritable. Dans ces conditions, et sous ces réserves, notre homme peut donner, d'un esprit parfaitement libre, dans les théories les plus aventureuses. Ce n'est là, somme toute, qu'un divertissement spirituel, favorable à la digestion. On pourra rêver à l'aise, tant que nous aurons de bons soldats, pour veiller sur la frontière, le grand-livre, les coffres-forts et les maisons de campagne... C'est pourquoi notre propriétaire aime l'armée. Et c'est aussi pourquoi il aime sa patrie, qui est si bien faite à la mesure de son légitime égoïsme. « Ma patrie, dit-il franchement avec Jules Lemaître, ma patrie, c'est moi-même au complet... »

N'est-ce pas ainsi que les socialistes ont coutume de nous définir la mentalité bourgeoise ?

Eh bien ! rassemblez maintenant ces traits divers ; accusez celui-ci, estompez celui-là, et vous aurez, si je ne m'abuse, le plus fidèle portrait de Jean Jaurès, bourgeois de France.

GUSTAVE TÉRY.



Le Gérant : FANTON.

Tours. — Imp. E. ARNAULT ET C^{ie}.

Anticléricalisme et Libre Pensée scientifique

I. - BROCHURES (de moins de 1 franc)

BEAUQUIER (Ch.), *Petit Manuel des Esprits forts*..... 0 fr. 20

BOUVIER (Jean), *Nos bons Curés, leurs Joyeusetés, leurs Péchés*, 1 fort vol. in-12..... 0 fr. 95
— *Sécularisée*, 1 fort vol. in-12. 0 fr. 95

BRISSON (Henri), *La Congrégation, aperçu historique* (1871-1901)..... 0 fr. 50

CHARBONNEL (Victor), *Sensations de Vie*..... 0 fr. 50
— *Dieu, l'Homme et le Singe*..... 0 fr. 60

DIOGÈNE (EUGÈNE HINS), *Poèmes Bibliques*, deux séries en 2 vol. de 104 pages chacun, les 2 vol. 0 fr. 70
— *Que penser de Jésus ?*.. 0 fr. 35

CLÉMENT (J.-B.), *La Chanson populaire*, recueil de chansons..... 0 fr. 20

FAURE (Sébastien), *Les Crimes de Dieu*..... 0 fr. 20
— *Réponse aux paroles d'une croyante*..... 0 fr. 20

FRANCE (Anatole), *Le Parti Noir*..... 0 fr. 50
— *L'Eglise et la République*..... 0 fr. 60

GUYOT (Yves), *Séparation des Eglises et de l'Etat*. — L'auteur justifie la Séparation par une revue historique très complète... 0 fr. 20

HARAUCOURT (Edmond), *Le Gorilloïde*..... 0 fr. 50

HARDUIN (H.), du *Matin*, *Guerre à la Guerre*..... 0 fr. 50

HUGUES (Clovis), *Poésies Socialistes*..... 0 fr. 30

KAHN (Gustave), *Odes à la Raison*, avec dessin de Jossot..... 0 fr. 60

Le Christ au Vatican, poème qui fut attribué à Victor Hugo..... 0 fr. 30

MARTEL (Pierre), *Le Bon Sens en face du Dogme et de la Morale* (20^e mille)..... 0 fr. 30

Monita Secreta. *Les Secrets des Jésuites*. Instructions secrètes des Jésuites, réunies par le Père Brothier, dernier bibliothécaire des Jésuites de Paris avant la Révolution, textes latin et français..... 0 fr. 75

LE MÊME, traduction française seulement..... 0 fr. 25

MOST (Jean), *La Peste religieuse*..... 0 fr. 15

PIGAULT-LEBRUN, *Le Citateur*..... 0 fr. 35

RENESE (Comte de), *Jésus-Christ, ses Apôtres et ses Disciples au vingtième siècle*..... 0 fr. 60

SIMON (N.), *Voyage humoristique à travers les Religions et les Dogmes*, 2 vol. de 200 pages chacun; les 2 vol..... 0 fr. 70

— *De l'Exploitation des Dogmes par le Clergé* (30^e mille)..... 0 fr. 35
— *Sorcellerie Chrétienne*..... 0 fr. 35

SINCÈRE (Louis), *Christianisme et Libre Pensée*..... 0 fr. 75

TÉRY (Gustave), *Le Duel, farce en 2 actes*..... 0 fr. 50

— *La « Morale sans Dieu »*..... 0 fr. 50

— *Pour que nos enfants se lavent et leurs parents aussi*..... 0 fr. 50

UN TÉMOIN, *Les Missions en Indo-Chine*, avec préface de FERDINAND BUISSON..... 0 fr. 50

VOLTAIRE, *Les Questions de Zazapatita*, traduites par le sieur Tampionet, docteur de Sorbonne, publiées avec une introduction par Victor CHARBONNEL, jolie édition ornée d'un portrait de Voltaire d'après Houdon..... 0 fr. 50

WALTER (Emmanuel), *La Libre Pensée et ses Martyrs*. Dieu, le Chaos, Raffinements de cruautés, les Bourreaux du Saint-Office, etc..... 0 fr. 55

— Le Chaos, roman, 1 vol. in-18
3 fr. 50

— Les Cahiers d'un Congréganiste, roman, 1 vol. in-18... 3 fr. 50

MANZONI (Docteur Roméo), Le Prêtre dans l'Histoire de l'Humanité, essai populaire de pathologie psychologique. Traduit de l'italien, avec l'autorisation de l'auteur, par M. Charvot (7^e mille). Seule édition complète, revue et corrigée. 1 fr.

MANGASARIAN, Le Monde sans Dieu, traduit par LECLERC DE PULLIGNY... 2 fr.

MESLIER, Le Bon sens du curé Meslier, 1 vol. in-12... 3 fr. 50

MICHEL (Louise), La Commune (histoire écrite par une héroïne du drame de 1871), 1 vol. in-18... 3 fr. 50

MICHELET, Le Prêtre et la Femme 1 vol. in-12... 3 fr. 50

POTTIER (Eugène), Chants révolutionnaires, avec préface par HENRI ROCHFORT, 1 vol. in-18... 5 fr.

PRADELS (Octave), Moines, nonnes et curés, illustrations et couverture en couleurs de LÉON LEBÈQUE, choix de poésies et de contes faits sur le clergé, du xv^e au xx^e siècle, 1 beau vol. in-12... 3 fr. 50

PSICHARI (Jean), La Croyante, roman (analyse du sentiment religieux), 1 vol. in-18... 3 fr. 50

QUINET (Edgar), Les Jésuites. 3 fr. 50

Revue de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, recueil mensuel publié par LES PROFESSEURS 16^e année, le numéro... 1 fr.

RÉGLA (Docteur Paul de), L'Eglise et l'Amour, d'après les apôtres, les pères de l'Eglise, les théologiens, les canonistes et les confesseurs, 1 vol. in-18... 3 fr. 50

REVILLE (Albert), professeur au Collège de France, Histoire du Dogme de la Divinité de Jésus-Christ, 1 vol. in-16... 2 fr. 50

RIZAL (José), Au Pays des Moines, 1 vol. in-12... 3 fr. 50

ROBINET (Docteur), Le Mouvement religieux à Paris pendant la

Révolution (1789-1801). — Tome I : La Révolution dans l'Eglise (1789-1791). — Tome II : Préliminaires de la déchristianisation (1791-1793). 2 beaux volumes d'environ 600 pages chacun, in-8 brochés (au lieu de 15 fr.) 6 fr.

ROUSSEL DE MÉRY (Auguste), Gros-Jean et son Curé, dialogues satiriques sur l'Eglise, illustré de 200 dessins par ALFRED LE PETIT, 1 vol. in-4... 4 fr.

SALLE (Abel), Souvenirs d'un Evadé du Cloître... 3 fr.

SOUFFRANCE (Jacques), Le Couvent de Gomorrhe, roman illustré 3 fr. 50

SUE (Eugène), Le Juif-Errant, 4 vol. illustrés... 4 fr.

TAILHADE (Laurent), Discours civiques, 1 vol. in-18... 3 fr. 50
— Lettres Familières, 1 vol. in-12... 2 fr.

TAXIL (Léo), La Bible Amusante, avec 400 dessins comiques de Frid Rick... 5 fr.

— La Vie de Jésus, fort volume, illustré de 50 dessins comiques du célèbre caricaturiste Pépin 4 fr.

TERY (Gustave), Les Cordicoles, 1 vol. in-12... 3 fr. 50

— Pour la Patrie, commentaires de César Poirot, intellectuel mais patriote... 2 fr.

TILLIER (Claude), Mon Oncle Benjamin, roman avec préface de Lucien Descaves... 2 fr.

VEYRIN (Emile), La Pâque Socialiste, pièce en cinq actes, en prose (œuvre d'une grande puissance, qui peut être représentée ou lue) 1 fr.

VINDEX (Jean), La Belle Dévote, roman avec couverture illustrée. 3 fr. 50

— L'Alcôve du Cardinal, avec de nombreux dessins... 3 fr. 50

VOGT (William), Calvinopolis, pastorales protestantes (critique du protestantisme), 1 vol. in-18... 3 fr. 50

ZOLA (Emile), Les trois Villes :
I. — Lourdes... 3 fr. 50
II. — Rome... 3 fr. 50
III. — Paris... 3 fr. 50

Les
Vient de paraître Questions de Zapata
à la
Librairie de LA RAISON
Publiées avec une introduction de
VICTOR CHARBONNEL
Prix : 0 fr. 50

Pour paraître dans les prochains numéros :

I. — Nous avons annoncé que L'ŒUVRE publierait prochainement une étude sur

ARISTIDE BRIAND, par X...

II. — L'un des prochains numéros contiendra une très piquante étude sur le **Journalisme à Paris**

L'Automobile pour tous

Pour goûter à peu de frais **TOUS LES PLAISIRS** de l'automobile, achetez un

"MOTOTRI CONTAL"

64, avenue de la Grande-Armée, PARIS.

LIBRAIRIE DE LA RAISON
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES, SCIENTIFIQUES ET SOCIALES
5, place de l'Odéon, PARIS-6^e

Les Brochures Mensuelles de "L'ŒUVRE"

Une brochure chaque mois : 0 fr. 50 (par la poste, 0 fr. 10 en plus).

Abonnement aux 12 brochures de chaque année : 5 francs.

"L'ŒUVRE" a publié :

- I. **Il arrive !** par GUSTAVE TÉRY (*Cette brochure est épuisée*).
- II. **Pour les libertés civiques du personnel enseignant**, par VICTOR AUGAGNEUR.
- III. **L'Instituteur et le Curé**, par GUSTAVE TÉRY.
- IV. **Pour les petites filles et leurs mamans**, par GUSTAVE TÉRY.
- V. **Jean Jaurès : L'Universitaire**, par GUSTAVE TÉRY.
- VI. **Jean Jaurès : Le Poète Lyrique**, par GUSTAVE TÉRY.
- VII. **La Pénétration Pacifique**, par GUSTAVE TÉRY.
- VIII. **Le Duel**, farce en deux actes, par GUSTAVE TÉRY.
- IX. **Le Patriotisme et l'École**, par GUSTAVE TÉRY.
- X. **Lectures patriotiques à l'usage de la jeunesse**, par GUSTAVE TÉRY.
- XI. **La « Morale sans Dieu »**, par GUSTAVE TÉRY.
- XII. **Les Pions de Collège**, par MAURICE LAUZEL.
- XIII. **La Coéducation**, par FÉLICIE NUMIESTSKA.
- XIV. **La Grande Infanticide : La Boîte**, par GUSTAVE TÉRY.
- XV. **Pour que nos enfants se lavent, et leurs parents aussi**, par GUSTAVE TÉRY.
- XVI. **Guerre à la Guerre !** par H. HARDUIN.
- XVII. **Le Gorilloïde**, par EDMOND HARAUCOURT.
- XVIII. **Pour que Jaurès redevienne Jauressiste**, par GUSTAVE TÉRY.
- XIX. **Les Abeilles**, par DIVERS.
- XX. **Sensations de Vie**, par VICTOR CHARBONNEL.
- XXI. **Observations diversement recueillies sur les choses et aventures de ce temps**, par VICTOR CHARBONNEL.
- XXII. **La Bohème politique**, par QUICONQUE.
- XXIII. **Poésies**, par JEAN JAURÈS.
- XXIV. **A. Quelques Romances de Montmartre**, par RENÉ BURES.
— B. **La Vie et la Passion de Michel Servet**, par Ed. HERRIOT, professeur agrégé de l'Université, maire de Lyon.
- XXV. **I. Au « Château » de Bessoulet**. — **II. Excommunié !**
— **III. Jean Jaurès, bourgeois modèle**, par GUSTAVE TÉRY.